

**Rubricage****Thème**

L'art d'attraper les apparitions

Arles. Exposition présentée en première mondiale jusqu'au 22 septembre, la rétrospective du photographe chilien Sergio Larrain retrace l'ensemble de sa fulgurante carrière, des premières années d'apprentissage aux années Magnum.

L'œuvre de Sergio Larrain est singulière. De la photographie de rue hors de tous codes, tout autant sociale que poétique dont la fulgurance frappe dès les premières images.

Exposition exceptionnelle présentée à Arles dans le cadre des Rencontres de la photographie jusqu'au 22 septembre, en première mondiale, la rétrospective du photographe chilien « retrace l'ensemble de sa carrière, des premières années d'apprentissage aux années Magnum, des images documentaires à celles plus libres des satori et des dessins qui ont jalonné toute sa vie. Sergio Larrain avait un œil très vif, libéré des conventions » présente Agnès Sire, directrice de la Fondation Henri Cartier-Bresson, à l'origine de la manifestation réalisée à partir de trente années de correspondance avec l'artiste chilien mort en 2012 à l'âge de 81 ans.

Un homme qui vivait en retrait du monde depuis la fin des années 60, ermite, pris un temps dans les drogues et le mysticisme, toujours en quête d'un sens intérieur qu'il ne trouvait plus dans les « mensonges » de la photographie. « Je crois que la pression du monde journalistique – être prêt à sauter sur n'importe quelle histoire, tout le temps – détruit mon amour et ma concentration », écrivait-il à Henri Cartier-Bresson en 1965 dont il était un grand admirateur, amoureux lui aussi de « l'instant décisif » du maître.

« C'est à Valparaiso que j'ai commencé à photographier... en arpentant les collines, vers 1951. Les petites filles descendant un escalier fut la première photo magique qui vint vers moi... Il n'y a qu'à Valparaiso que de telles choses se produisent » écrivait le Chilien à Agnès Sire. Valparaiso, littéralement « Vallée Paradis », écrasée par le soleil, port chilien qui fascina Sergio Larrain dont l'un des rares livres porte le nom sur des textes de Pablo Neruda. Valparaiso où Sergio Larrain viendra régulièrement répéter cette contemplation qui fait sa touche, cette absence de jugement. Cette recherche de beauté, partout.

« Les maisons de prostituées, pauvres et innocentes, essayant de monter en grade en copiant les riches, ont de grands miroirs aux cadres dorés sur leurs murs. Au bar Los Siete Espejos, ils étaient suspendus avec des cordes, légèrement penchés, se reflétant les uns les autres, ainsi que l'ensemble de la pièce, tel un Kaléidoscope fantastique » écrivait-il dans sa retraite, longtemps après avoir abandonné son appareil photo en 1964.

Car c'est en entrant dans l'agence Magnum en 1960 qu'il enclenche la fin de sa courte carrière. Henri Cartier-Bresson avait été fasciné par son travail sur Los abandonados (les enfants des rues de San-

tiago), ceux qui vivent sous les ponts sur les rives de la rivière Mapocho. Des enfants seuls, abandonnés livrés à la mendicité, à un peu de délinquance et a beaucoup de manque d'amour, ce qui est bien pire que la misère. « *Il faut aller là où tu le sens... peu à peu tu vas rencontrer des choses. Et des images vont te parvenir, comme des apparitions. Prends-les* » expliquait-il à son neveu.

La photographie comme méditation, comme exploration intérieure, habitait les débuts du photographe en 1950. « *J'erre dans Buenos Aires, je ne sais jamais ce que je vais faire le lendemain, je suis seul et sans argent et chaque jour je rencontre des gens, je cours; la seule chose (semble-t-il) que je fais avec constance, c'est un reportage sur la ville. Je déambule toute la journée dans les ruelles et les faubourgs, c'est un vrai plaisir...* ».

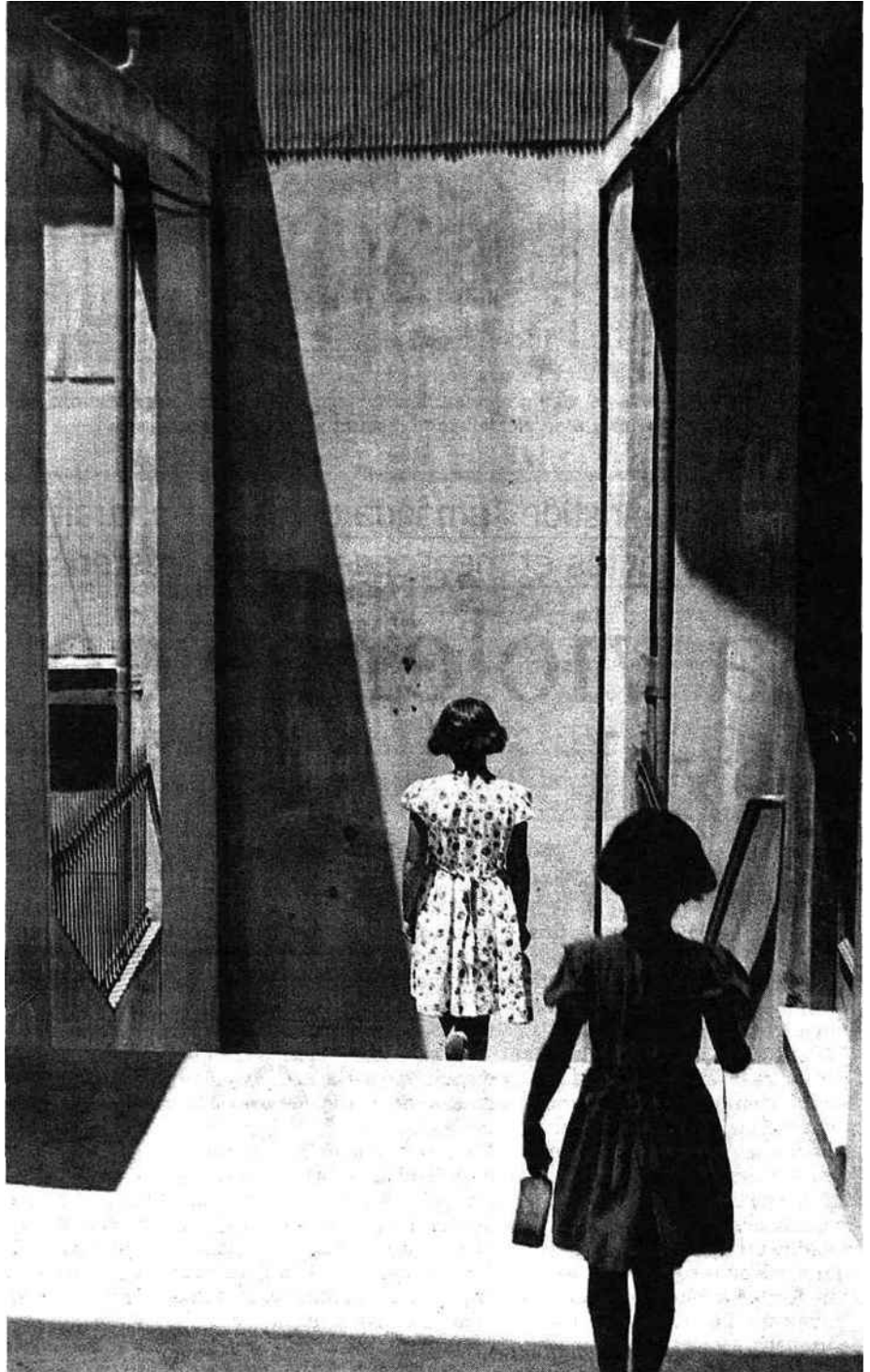
« Un état de grâce »

Intuitif, il se sentait moins à l'aise dans les reportages que lui commandait Magnum, non dans la qualité toujours impeccablement singulière, mais dans la quête de soi que cherchait finalement Sergio Larrain, une recherche de pureté que justement la photographie finira par pervertir au point qu'il l'abandonne. « *Une bonne photographie vient d'un état de grâce. La grâce vient lorsqu'on est libéré des conventions, des obligations, de la compétition : être libre comme un enfant dans ses premières découvertes de la réalité* ».

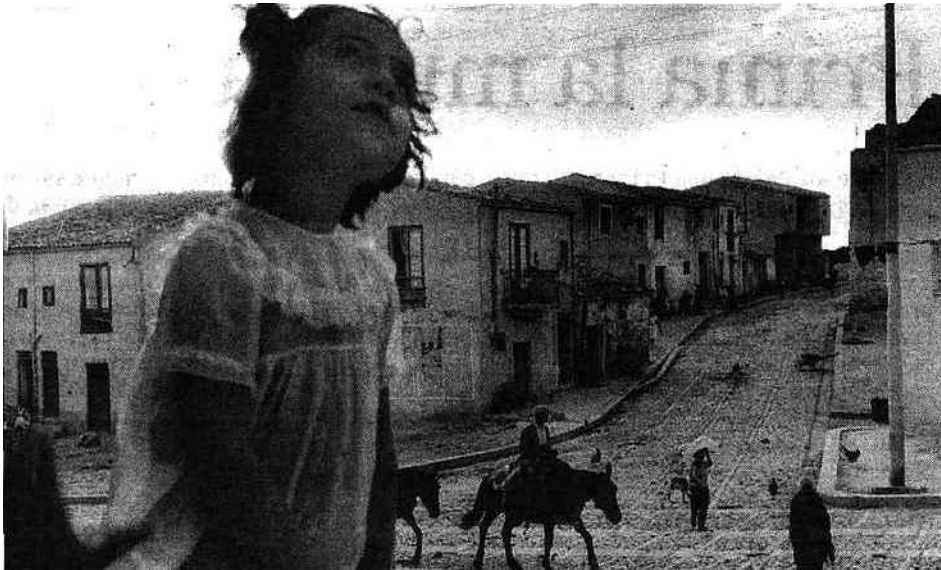
Un peu comme ses images inoubliables des enfants de Santiago, qui pêchent, rigolent, fument, grimpent, la morve au nez, la crasse au front, le sourire aux lèvres et la tristesse dans les yeux.

PHILIPPE PUJOL

Une monographie très importante est publiée par les éditions Xavier **Barral** Sergio Larrain, *Vagabondages*, Agnès Sire et Gonzalo Leiva Quijada.



Passage Bavestrello, Valparaiso, Chili, 1952. © SERGIO LARRAIN/MAGNUM PHOTOS



Rue principale de Corleone. Sicile, 1959. © SERGIO LARRAIN/MAGNUM PHOTOS

Arles in black, noir sur blanc

■ Capitale mondiale de la photographie, Arles est de surcroît Capitale européenne de la Culture cette année, avec Marseille et la Provence. Le programme des Rencontres 2013 en faisant l'un des événements majeurs de cette année.

Le thème du noir et blanc retenu pour cette édition a été un choix évident, presque synonyme de photographie. « *Notre choix, cette année, se situe, une fois de plus, à la rencontre de la longue durée et d'une modernité libre des conventions et des paresseuses répétitives - quitte à en surprendre plus d'un, ce dont, pour être francs, nous ne sommes pas chagrins* », explique Jean-Noël Jeanneney, président des Rencontres d'Arles.

Près de 50 expositions dans une vingtaine de lieux, à un tarif plus que raisonnable. Le forfait toutes expositions, une entrée par lieu est à 36 euros (tarif réduit 29 euros) jusqu'à fin août et à 31 euros (tarif réduit 26 euros) en septembre. A l'unité, l'entrée varie entre 2 euros et 8 euros selon les lieux.